

Cultivez votre colère.

Une joyeuse bande d'acteurs
vous raconte l'histoire de Ravachol,
un polar politique haletant.

Dossier de presse

Ravachol

Axel Cornil

Ven 1^{er} > sam 9 février

Maison Folie – Mons

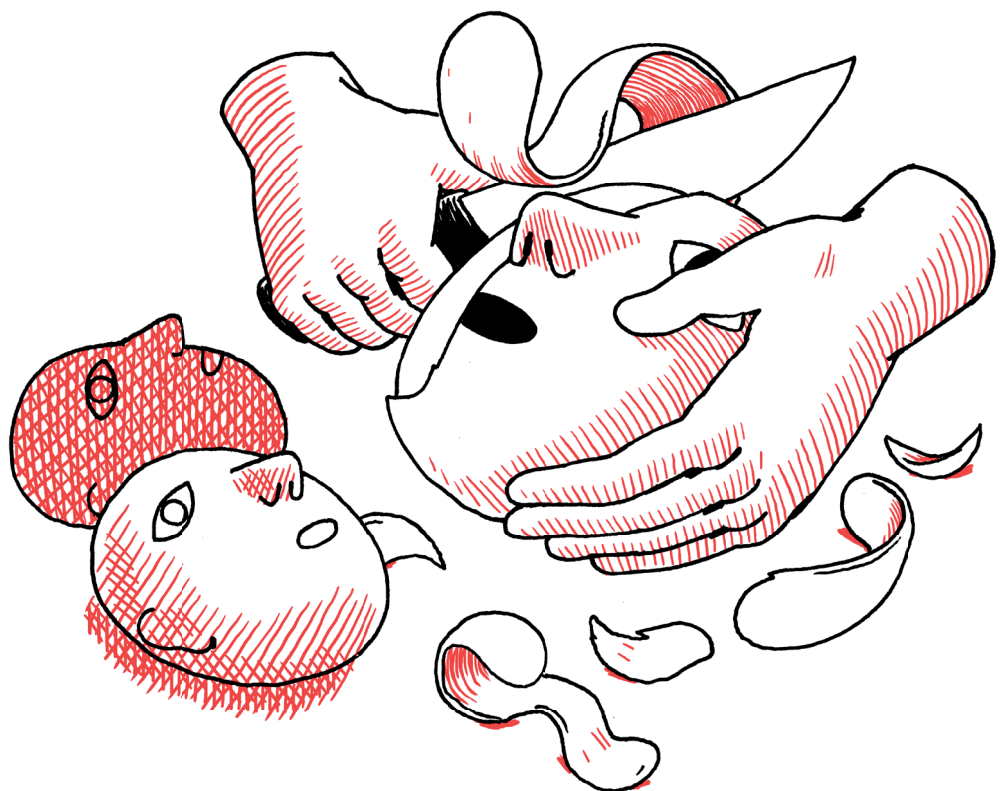
Quand Axel Cornil s'empare du personnage de Ravachol, ça mélange humour potache et sérieuse insolence dans un polar haletant !

Une bande d'amis. Quelques bières. Des conversations animées. Dehors, il n'y a plus de travail. La crise fait les titres des journaux. Dans la rue, la police fait régner l'ordre. La jeunesse est ballottée entre cynisme, désespoir et radicalisation. Du chômage au banditisme, en passant par l'anarchisme et le terrorisme, on découvre le parcours chaotique d'un homme en proie avec l'injustice et la violence : François Koenigstein alias Ravachol.

« Què Ravachol es'ti là ! » Dans ma région, on dit ça pour parler des mecs qui ont l'air d'en avoir rien à foutre de rien. L'expression fait référence à un gars du 19ième, vraiment pas content de comment les choses allaient et qui avait décidé de le faire savoir à grand renfort de bombes. Je me suis dit que parfois on croit que notre époque est exceptionnelle mais l'Histoire nous montre que pas vraiment. Et que la colère de ce mec et la mienne n'étaient pas si éloignées. Après avoir réfléchi moins d'une minute, j'ai eu envie d'en faire un spectacle.

— Axel Cornil

Le metteur en scène Axel Cornil nous entraîne dans une course-poursuite aux allures de polar américain. Spectacle à l'atmosphère brute et impertinente, Ravachol questionne la radicalisation politique, la violence individuelle, le besoin d'amour et d'insurrection. Et pour refaire le monde, c'est dans les bars, les bordels et la rue, que se débattent les plus grandes contradictions.



François Claudius Koëningstein (dit Ravachol de par sa mère)



François Claudius Koëningstein (dit Ravachol de par sa mère) est né le 14 octobre 1859 à Saint-Chamond – et guillotiné le 11 juillet 1892 à Montbrison. On peut considérer que François a eu une vie de merde. Son père, non content de battre sa femme, décida de l'abandonner avec trois chiards sur les bras. Dès son plus jeune âge, François doit par conséquent travailler pour aider sa mère à subvenir aux besoins de la famille. Il est tour à tour berger, cordonnier, chaudronnier, teinturier, ouvrier, manœuvre... Il a subi durant plusieurs années l'autorité bête de ses patrons ce qui l'a poussé petit à petit à embrasser la cause anarchiste. Aux alentours de ses 30 ans, il ne parvient plus à joindre les deux bouts. C'est tout naturellement et avec pragmatisme qu'il se tourne vers le banditisme. Il s'aventure dans la vie de truand poussé par la faim et la misère. Il est tour à tour, profanateur, contrebandier, faux monnayeur, cambrioleur, meurtrier... Il commet ensuite une série d'attentats visant des personnalités d'État ou ce qu'il considère comme des oppresseurs du peuple. Son trajet violent contient autant d'amour et de désespoir qu'il est possible d'en mettre dans une âme humaine. Il est difficile de savoir si François souhaite la révolution par idéalisme ou s'il voit, par opportunisme, dans l'anarchisme une façon d'assouvir et de justifier ses tendances psychopathes. Cette ambiguïté en fait tout son intérêt.

Aujourd'hui, en fonction des régions, le nom Ravachol est associé à des expressions populaires qui peuvent prendre différentes significations. Dans le Borinage, il désigne quelqu'un de marginal à l'allure ou au comportement bagarreur, désobéissant.

Interview avec Axel Cornil

Réalisée par Cédric Juliens
– pour le Rideau de Bruxelles

Axel, tu nous reviens avec un spectacle à la croisée du politique et de l'intime, Ravachol. Dans ta jeunesse, « Qué Ravachol esti-là » était une expression régionale, dénigrante, désignant l'archétype du marginal ?

Axel Cornil. – Oui, une expression courante en Wallonie, dans le Borinage, qui qualifie les gens en marge, sans manières : celui qui fout le bordel, l'outsider, voire le « débile », qui ne connaît pas les codes. L'expression me faisait sourire...

En creusant, tu as découvert qu'il s'agissait d'un personnage historique, un anarchiste français de la fin du XIXe siècle...

A. C. – Un des premiers qui était passé du côté d'une propagande par les faits : il place des bombes pour faire en sorte que la situation change.

Il tue aussi. Des « innocents ». Mais je me rends compte que de son point de vue on peut mettre le mot entre guillemets.

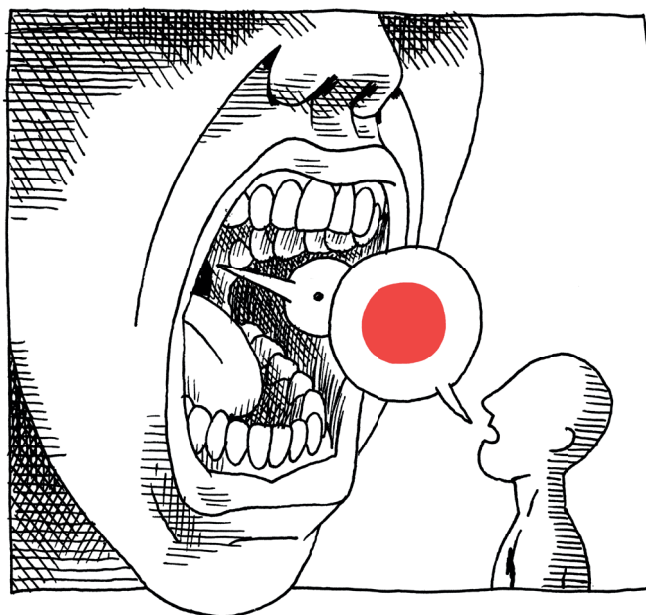
A. C. – Cela continue de faire débat au sein de l'anarchie, qui ne connaît, par définition, ni dogme ni véritable règle. Certains anarchistes le désavouent complètement, pour d'autre il est un symbole fort. Au départ, l'anarchie, c'est une pensée de la révolution et de l'amour. Les principes sur lesquels on pourrait s'accorder, c'est qu'il n'y a pas de règles pour conduire sa liberté. Et que la non-violence prime, puisque la violence, physique ou verbale, signe l'abus d'autorité. Ravachol jette des bombes sur des magistrats qui avaient condamné des manifestants ; il tue aussi un religieux qui s'était enrichi sur l'argent des quêtes. Au final, la question de l'innocence se retrouve partout dans le spectacle.

Et toi comment te positionnes-tu par rapport à son geste ?

A. C. – Ce qui m'intéresse, c'est la figure qu'il représente et l'origine de cette violence, sa radicalité politique. La violence individuelle raconte toujours quelque chose de la société dont elle est issue. Pour Ravachol, il est arrivé à un point où elle est devenue nécessaire. La violence des individus est le miroir de celle, structurelle, de la société. La question devient alors : à quelle violence répond-elle ?

Envisages-tu une forme documentaire ? Quel est ton rapport à l'Histoire au théâtre ?

A. C. – Je n'opte pas pour le documentaire. Ravachol est une figure historique que je tiens à distance. Je ne me veux pas non plus proche d'une actualité, par exemple celle



des attentats en Belgique. Je traite cette vague d'attentats de 1892 comme un mythe avec, comme pour tous les mythes, une possibilité de rapprochement et de mise à distance (comme j'ai pu le faire dans mes pièces précédentes, *Crever d'amour* ou *Du Béton dans les Plumes*). Le contexte de l'époque c'est la paupérisation du peuple consécutive à la révolution industrielle, le fort développement des grandes villes, l'absence de travail. Notre contexte contemporain c'est celui des conquêtes sociales rognées, du néolibéralisme débridé, de la crise financière. Il y a des similitudes entre les deux, entre autres la misère sociale engendrée et la violence qui l'accompagne.

Il s'agit aussi d'un point de vue agnostique, tu évacues la question religieuse...

A. C. – Le terrorisme n'est pas un moment exceptionnel de l'histoire. Un certain radicalisme européen a toujours existé. Il s'agit d'un phénomène récurrent, qu'il soit d'inspiration religieuse ou non. Pour ma part, je fais référence à un moment de l'Histoire qui a donné naissance aux lois dites « scélérates ». À la fin du XIX^e siècle, on a connu en Europe près de 200 attentats, en réponse à une terreur sociale. La question actuelle de la religion n'explique pas tout des attentats : les frères Kouachi ont grandi sur les bancs de la République française. Et pourtant ils se sont radicalisés. Ce serait un peu facile de les traiter de fous sanguinaires. Nous devons nous demander d'où est issue leur violence ?

Est-ce que tu vois un lien entre cette thématique et le mouvement des gilets jaunes ?

A. C. – Je suis étonné que les choses n'aient pas pété plus tôt. En 2016, il y a eu de la casse en France autour de la Loi Travail. D'habitude, les manifestants se désolidarisent des casseurs – ici ils les tolèrent. C'est assez logique : le néolibéralisme est souvent présenté par les médias comme une abstraction ; c'est pourtant très concret pour la personne qui se trouve au bout de la chaîne. Les gens ont envie d'avoir prise sur le réel. Ils en ont vraiment marre, ils se sentent impuissant et ils ne croient plus dans le corps politique.

Derrière cette violence, il y a un besoin d'amour...

A. C. – Si on n'aime pas les gens on n'a pas envie de chan-

ger le monde. Il faut aimer la vie pour oser dire non, pour aller manifester, aller se les geler dans le froid. Il faut aimer les autres. C'est de l'amour de s'insurger contre l'injustice.

Tu cites aussi cette phrase de Jean-Louvet : « J'écris pour ne pas tuer ».

A. C. – Faire du théâtre est un moyen de contenir la violence en soi. J'ai très souvent envie d'arrêter d'être dans la bienveillance, dans la nuance, dans l'empathie. Quand on a l'impression de ne pas être écouté, on a envie de taper un grand coup pour être entendu. J'écris pour ne pas devenir comme Ravachol.

C'est encore possible de croire en la politique ?

A. C. – La politique c'est une état de fait, il ne s'agit pas d'y croire ou pas. Par contre j'ai des doutes quant à la façon dont elle se pratique. Qui y croit encore ? Le système actuel ne représente plus personne. Certainement plus les couches inférieures de la société. Peut-être qu'elle sert une élite, pour qui il s'agit d'asperger un peu d'eau pour éviter le grand brasier. Quel homme politique peut encore se battre pour un idéal, des valeurs quand sa mission se résume, de façon pragmatique, à préserver le pouvoir d'achat à court terme ? Il y a une forme de mépris par rapport aux possibles aspirations des gens. Et tout à coup on s'étonne qu'il y ait des violences avec les Gilets Jaunes, c'est-à-dire avec les couches majoritaires de la société ? Ceci dit, comme « tout est politique », l'intime est aussi concerné. Et c'est aussi mon point de vue au théâtre : raconter du politique à travers l'intime. François, le personnage central de Ravachol ne fait pas de la politique, il est politique.

Par rapport à tes précédentes pièces, tu as choisi de traiter ce sujet selon une forme particulière ?

A. C. – Je me suis dit que j'avais envie de me pencher sur la chose politique mais sans en faire de théories ou un pamphlet. Il s'agit plutôt d'un biopic. Un thriller politique, avec un aspect « cinéma » dans l'écriture, qui propose un montage alterné entre le jugement de Ravachol, la course poursuite avec la police, et une soirée entre amis, la veille des attentats. Les séquences se télescopent entre l'action violente, la raison jugeante, et l'amour – ou l'amitié – au sein d'une bande d'amis.

Tu as écrit en pensant à ta future mise en scène ?

A. C. – J'ai essayé de m'en détacher : j'ai écrit 14 rôles – sachant que je n'aurais pas 14 acteurs. Toutefois je savais que j'aurais un Ravachol et que le reste de la distribution se partagerait les autres rôles.

Et en ce qui concerne la scénographie ?

A. C. – Il y a dans le texte des actions irréalisables sur scène : un corps qu'on déterre, un immeuble qui s'effondre. La scénographie présentera un plancher en acier avec un débord et des tringles à costume pour

se changer à vue, une table et 4 tabourets. Je voulais une scénographie brute qui évoque un étau, un cadre froid contre lequel les corps buttent.

Avec ce dispositif, tu affirmes qu'on est au théâtre...

A. C. – Oui, l'artifice, les changements de costumes ou de scènes sont à vue. Toutefois, lorsqu'il s'agit de représenter l'attentat, on en arrive au point du récit où le théâtre ne peut plus montrer grand chose. A moins de faire exploser le bâtiment et réduire la scène à un amas de décombres. Mais j'ai mon idée....

Et pour ta direction d'acteur, tu prévois un jeu à la « Ravachol » ?

A. C. – Je voulais une équipe qui mélange des complices et des gens avec qui je n'avais pas encore travaillé – et qu'ils aient la tête de l'emploi. Et qu'au final, on forme une bande.

Quel rôle jouent les filles dans cette histoire de mecs ?

A. C. – Je ne me suis pas préoccupé des sexes. Gwendoline Gauthier joue le meilleur pote de Ravachol et le rôle du juge. Adrien Drumel joue le rôle de la mère. J'ai rattaché à la personnalité de chaque acteur une grappe de rôles, de l'ordre d'une superposition qui peut faire sens. La distribution devient une forme de lecture de la pièce. Tout cela procède d'une logique d'accumulation des signes qui s'agglutinent. Je fonctionne de la même manière avec le décor. Par exemple, dans la première scène du procès, on place 12 chaises de jurés. Dans la scène suivante, les chaises restent en place. Elles sont comme une rémanence fantomatique du tribunal qu'on a quitté. J'aime travailler sur la superposition des lectures possibles.

Tu as écrit que tu prônais un théâtre « cruel, brutal et sans psychologie »...

A. C. – Ça me va très bien (rires). La dimension cruelle renvoie à l'injustice et à la révolte, celle qu'on peut éprouver et celle dont on est capable, celle de la société et celle à laquelle on participe. Il y a aussi quelque chose chez l'acteur de l'ordre du vertige du gladiateur : une fois jeté dans l'arène, il subit une certaine cruauté d'être exposé au regard. Est-ce qu'il s'en tirera ce soir ? Un théâtre « brutal », oui, car je n'aime pas trop les fioritures ou les choses trop léchées. J'aime que cela tranche. La beauté, pour moi, ne devrait arriver que par maladresse ou par hasard. Ceci dit, malgré le sujet dur, la joie est très présente dans notre bande de sales gamins. On n'est pas là pour faire la leçon ni une démonstration. Il y a une vitalité à s'emparer de ce sujet dans un joyeux bordel, où les réflexions profondes et les conneries se tutoient dans une vitalité violente et joyeuse. À l'image d'un repas lors duquel on jetterait sur la table un grand bout de steak, saignant certes, mais gouteux.

Entretien réalisé par Cédric Juliens,
le 30 novembre 2018.

La Bande

Le processus de création de Ravachol, de l'écriture du texte à la mise en scène, s'est étalé sur trois années. Prendre le temps a été au cœur de la méthode de travail d'Axel Cornil afin de mettre au centre du projet le groupe. Le metteur en scène, en gamin du théâtre, rêve la scène en troupe. Elle est un espace de débat, de fêtes et de confrontation où chacun a un espace d'expression libre (du plateau au bureau, des coulisses aux loges). L'équipe est appelée bande, le travail se nomme aventure et "créer" est une affaire collective qui réinterroge à chaque instant les rapports de pouvoir et l'organisation de la collaboration.

Avec Adrien Drumel, Gwendoline Gauthier, Héloïse Jadoul et Pierre Verplancken
Écriture et mise en scène Axel Cornil
Dramaturgie et production Meryl Moens
Assistanat à la mise en scène Olmo Missaglia
Soutien à la diffusion Rose Alenne
Régie générale et scénographie Marc Defrise assisté de Baptiste Leclere
Costumes Charlotte Lippinois et Rose Alenne
Lumières Emily Brassier
Coaching musical Muriel Legrand et Ségolène Neyroud
Discussions et regards avisés Valentin Demarcin et Corentin Lahouste

Production MoDul / Rideau de Bruxelles / Mars – Mons arts de la scène / La Coop asbl.
Soutiens Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge, la compagnie L'acteur et L'écrit. **Aides** du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles – Service du Théâtre – CAPT.

Axel Cornil a bénéficié d'une résidence d'écriture organisée par le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) et le Centre des Écritures Dramatiques – Wallonie-Bruxelles (CED-WB), à Montréal.

Sales gosses éditeurs

Axel Cornil et Meryl Moens, associés à leur éternel complice Valentin Demarcin, lance une maison d'éditions de pièce de théâtre illustrée : Sales gosses éditeurs. Ils créent des objets à la croisée entre écriture, arts de la scène et arts visuels. Leurs livres sont des aventures de bande ; encollés par leurs mains et rêves sur fond de table de café. Ravachol est leur première histoire illustrée par Félix Laurent.

(En vente après le spectacle ou sur commande, edition@lessalesgosses.be).

MODUL, structure pour artistes

Née à la fin d'une année 2015, MoDul est une association belge de producteur.rices et d'artistes des arts de la scène fondée par Meryl Moens. Boîte à outils, lieu de résidences et espace de réflexion sur la politique culturelle, la structure permet de créer, défendre, conseiller et soutenir des projets ponctuels, des institutions ou le parcours d'une compagnie. Interdisciplinaire par nature, souple par choix ; la structure accueille autant de lignes artistiques que de projets s'y déploient, elle se centre sur des méthodes de travail et une vision de la production artistique indépendante, réflexive et politique. Axel Cornil est artiste associé à la structure depuis ses débuts.



Ravachol

Axel Cornil

Ven 01.02 20h
Sam 02.02 20h
Dim 03.02 16h
Lun 04.02 relâche
Mar 05.02 20h
+ 13h30 (scolaire)
Mer 06.02 20h
Jeu 07.02 20h
+ 13h30 (scolaire)
Ven 08.02 20h
Sam 09.02 20h

Maison Folie – Mons
15 / 12 / 9€

Infos et réservations :
www.surmars.be
+32 (0)65 33 55 80

Satellites

Mar 05.02

Bord de scène avec l'équipe
après le spectacle.

Ven 08.02

*Ravachol en son temps, Ravachol
aujourd'hui*; causerie avec
Axel Cornil, et Serge Deruette,
professeur d'histoire de la pensée
politique.

En collaboration avec l'UMons.



Contacts presse

Charlotte Jacquet

Directrice de communication

Mars – Mons arts de la scène

charlotte.jacquet@surmars.be

Rue de Nimy, 106 – B-7000 Mons

+32 (0)494 50 47 58

Astrid Dubié

BE CULTURE

Project Coordinator

astrid@beculture.be

+32 (0)2 644 61 91

+32 (0)465 89 78 77

| mars >
mons arts de la scène

surmars.be    

